

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°14

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°14

Janvier 1993

LINDA HOGAN
Prendre soin de la vie

N°14

Janvier 1993

LINDA HOGAN

p. 7 EDITORIAL

p. 9 INTERVIEW

Prendre soin de la vie. Une interview de Linda Hogan
réalisée par Jo Bruchac

POEMES

Originaux et traductions

p.31 Tortue

p.33 Les arbres volés

p.35 Sel

p.37 Célébration: naissance d'un poulain.

p.39 Ce qui entre

p.43 Chants des murs

p.47 Les villes derrière la vitre

p.51 A la lumière

p.53 Les moustiques

p.55 Pétrole

p.57 Pluie

p.61 Ours

p.64 BIO-BIBLIOGRAPHIE

p.66 NOTES DE LECTURE

p.68 INFORMATIONS

SUR LE DOS DE LA TORTUE

Association loi 1901

1, place de l'église

13120 BIVER

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Hélène Galibardy
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

Le dessin de la couverture est inspiré de la tradition Hopi. Mon travail en est une interprétation. Il conserve une signification symbolique qui retrace l'histoire de la fondation de la revue. La tortue symbolise le continent américain, mais aussi le cercle de la pensée mythique. Les quatre pattes, les quatre points cardinaux, la tête, le ciel et la queue la terre. Le cercle inscrit dans le carré est une symbolique celtique, image de l'inter-relation entre le ciel (cercle) et la terre (carré). Les "O" et "W" imbriqués sont un dessin qui symbolise l'amitié. Les doubles spirales symbolisent le voyage, les déplacements, les migrations. Sur le dos de la tortue est placé le symbole du Clan du Papillon ("notre" ère du Verseau), ère d'harmonie, de partage et d'échange. Manuel Van Thienen

EDITORIAL

C'est une «grande dame» qu'accueille ce numéro de la revue. Une pensée profondément humaine et respectueuse de la vie, de toute vie. Son interview et ses poèmes sont à lire et relire, non pas comme des textes d'une femme appartenant à une tribu lointaine, mais comme ceux d'un être humain s'adressant à ses frères humains, au nom de la vie.

Lors de son passage en France il y a quelques temps déjà, nous avons parlé ensemble des rapaces qu'elle protège, de la terre, poussiéreuse et aride du midi de la France, en cet été de sécheresse, de nos enfants. Des événements nationaux et internationaux. Beaucoup de la vie. Peu de littérature.

Les chemins qu'a emprunté sa vie: nous pouvons les suivre. Chez nous. Écoutons la parole des amérindiens. Ne nous en servons pas pour omettre notre propre parole enfouie, oubliée, refoulée. Vivons et agissons. Et n'oublions pas que *La folie, c'est mon propre pays désespéré et ruiné/.../C'est un homme qui a peur de ce qu'il a fait/et de sa manière de vivre/Nous sommes protégés de l'ours/et nous sommes liés l'un à l'autre/et nous avons peur l'un de l'autre.*

Tous les voeux de paix, de force, de détermination et d'harmonie de la part de l'équipe de Sur le Dos de la Tortue.

Manuel Van Thienen

Prendre soin de la vie

Une interview de Linda Hogan par Jo Bruchac

Bien qu'elle soit toujours douce, la voix de Linda Hogan est à la fois forte et éloquente dans ses poèmes et nouvelles qui nous dépeignent la puissance des paysages du sud de l'Oklahoma et du Colorado où elle a grandi. Ses liens avec la famille et son engagement à parler de son peuple et pour la terre sont les trames qui soutiennent les quatre recueils qu'elle a déjà publiés, *Calling Myself Home* (Greenfield Review Press, 1978) *Daughters, I Love You* (Research Center for Women, 1983), *Eclipse* (UCLA, American Indian Studies Center, 1983), et *Seeing Through The Sun* (University of Massachusetts Press, 1985).

Cette interview a été réalisée alors que Linda était à la Yaddo Artist's Colony comme résidente invitée.

Man in the Moon

He's the man who climbs his barn
to look down on the fields,
the man leading his horse from the barn
that finally fell down.

When I'm quiet he speaks:
we're like the spider
we weave new beds around us
when old ones are swept away.

When I see too much
I follow his advice
and close my worn-out eyes.

Yesterday he was poor
but tomorrow he says his house
will fill up with silver
the white flesh will fatten on his frame.

Old man, window in a sky
full of holes
I am like you
putting on a new white shirt
to drive away on the fine roads.

L'homme dans la lune

Un homme grimpe sur sa grange
pour regarder les champs.
L'homme sort son cheval de la grange
qui finit par s'effondrer.

Quand je me tais il parle:
nous sommes comme l'araignée
nous tissons de nouvelles toiles autour de nous
quand les anciennes sont emportées.

Quand j'en vois trop
je suis son conseil
et ferme mes yeux fatigués.

Hier il était pauvre

mais il dit que demain sa maison
sera pleine d'argent.
La chair blanche gonflera sur sa charpente.

Vieil homme : fenêtre dans un ciel
plein de trous,
je suis comme toi,
enfilant une nouvelle chemise blanche
pour prendre la bonne route.

Jo Bruchac: Qu'est-ce qui vous a incité à écrire
de la poésie?

Linda Hogan: Je ne lisais pas beaucoup. Je n'ai
pas fait beaucoup d'étude. Je travaillais comme
assistante avec des étudiants handicapés moteurs
quand j'ai commencé à écrire des poèmes pendant la
pause de midi. Dans ces premiers poèmes j'essayait
d'intégrer mon passé avec ce que je vivais.
J'habitais à Washington, DC, une vie de
banlieusarde, et j'avais beaucoup de difficultés à
tenter d'intégrer ma vie passée dans l'Oklahoma
rural et celle nouvelle parmi la classe ouvrière de
Denver.

A ce moment là, je n'étais pas proche d'une
communauté amérindienne. J'étais mariée et vivais
seulement avec des ouvriers blancs et deux amis du
Venezuela. Ecrire de la poésie était très important
pour moi. C'était une façon de définir qui j'étais
dans un environnement étranger. Je comprends
maintenant qu'écrire est en rapport total avec ma
vie et ma survie.

Avant d'écrire *Calling Myself Home*, j'avais un
long poème, riche de beaucoup de matière. Il finit
par devenir l'ensemble du livre. Mais je ne savais
pas comment écrire. Je n'avais jamais lu un poème
contemporain. Je découvris Rexroth peu après et je

fus très intéressée par son travail. C'étais le premier poète contemporain que je lisais, et il était vivant pour moi. Il devint une sorte de modèle pour ce que je voulais écrire. Enfin, en 1975, Je retournai à l'école et suivis une classe de *Creative Writing* (Ecriture Créative).

JB: Qui étaient vos professeurs?

LH: Mon premier professeur d'écriture fut Rod Jellema à l'Université du Maryland. Il fut assez aimable pour me permettre de suivre une de ses classes bien que je n'aie pas un niveau de scolarisation suffisant. C'était une classe d'écriture avancée. J'eus beaucoup de chance. C'était un professeur très doux. Il ne me critiquait pas comme le faisaient certains autres, ni ne riait du travail comme j'entendis certains autres le faire.

J'ai travaillé sur ce qui deviendra *Calling Myself Home*. Comme je le disais, c'était à l'origine un long poème. Je ne savais pas comment le diviser ou faire des connections. Plus tard, je suis allée à l'Université du Colorado et puis j'ai cessé de travailler sur *Calling Myself Home* pendant un temps parce qu'il était très gênant de travailler sur un tel sujet dans des classes universitaires. Les gens n'étaient pas prêts à recevoir cela. Parce que j'écrivais sur les Amérindiens et que je ne les "voyais" pas à travers les notions qu'ils en avaient, ils réagissaient avec hostilité. J'ai toujours été considérée comme amérindienne par les autres Amérindiens, de la venait la confusion, mais comme je le disais, je n'étais pas préparée intellectuellement à une vie universitaire, je n'étais ni assez forte ni assez résistante. Mon intellect était encore fort. Je croyais en l'honnêteté, l'égalité, à l'attention entre amis partageant la même vie même entre étudiants.

Mais je commençai à ETRE un écrivain quand je compris que ces liens n'existaient pas dans l'université, qui ressemble plus, dans ce domaine, à une grosse entreprise. Je commençai à garder mes propres idées, pour faire des critiques de livres, et rejeter ce que j'entendais en classe. Je trouvais mes propres professeurs.

Chercher mes propres idées me sauva. Elles étaient dans toutes les facettes de ma vie. Je suivais ma propre voie, et en le faisant, je me trouvais miraculeusement, avec beaucoup d'autres étudiants. Des écrivains travailleurs. Des écrivains appartenant aux minorités. Des gens qui écrivaient parce qu'ils le devaient. Nous étions très critiqués sur l'Université du Colorado jusqu'à ce que vienne Alan Dugan. Alan Dugan était excellent. Plus tard vint Ed Dorn et lui était merveilleux. Je suis heureuse de le compter maintenant parmi mes amis. Alan Dugan m'enseigna que nous devons écrire sur nos vies authentiques.

JB: Beaucoup d'écrivains ont dit, et parmi eux le poète allemand Rilke, que l'enfance et la mémoire sont d'une importance vitale pour un écrivain. Votre premier livre, *«Calling Myself Home»*, a beaucoup à voir avec la mémoire et l'enfance. Vous avez commencé à écrire ces poèmes lorsque vous étiez à Washington, D.C. Pourquoi les avez-vous écrit?

LH: Et bien, je pense que la cassure entre les deux cultures dans ma vie devenait un gouffre grandissant et c'était ce qu'il fallait faire pour la résorber; les retisser. Je pense que ma vie serait devenue impossible, psychologiquement parlant, si je n'avais pas trouvé un moyen d'en sortir et de voir les choses. C'est très difficile quand vous êtes issue d'une famille de petites gens qui ont trimé toute leur vie sans pouvoir se permettre aucun luxe. Puis tout à coup vous devenez

une personne de la classe moyenne roulant sur les autoroutes. Vous êtes amérindienne et pouvez vous faire passer pour une Blanche. Aller aux pow-wows et à l'opéra avec la même aisance.

Je pense que l'on appelle cela une dissonance. L'un des modes de vie ne s'imbrique pas toujours nettement dans l'autre. Le travail de création est un des moyens pour y arriver.

Mais il y a une vie plus profonde en moi qui s'impose d'elle-même. C'est le sombre, le spongieux, l'humide imaginaire de mes origines. Retour. Un espèce de structure profonde de moi-même, une charpente. Elle insiste pour être écrite et refuse de m'accorder la paix tant qu'existe cette urgence. Alors la terre s'ouvre et un souvenir en sort et dit Ecris ceci. Ou un vieux dit "Dis cela: les gens doivent savoir." Ou encore les créature de la planète émergent, belles et palpitantes. Qui pourrait être insensible à toutes leurs grâces?

Je cherche le mot qui pourrait exprimer mes sensations intérieures et j'espère qu'il saura atteindre les sensations équivalentes chez l'autre. Dans le même temps c'est une célébration et un chant sacré rendu à ceux dont je parle, (particulièrement les animaux), renforcés par notre reconnaissance.

JB: Comment êtes-vous passée de votre enfance à votre vie dans la classe moyenne?

LH: De plusieurs façons. J'ai toujours désiré une vie "plus riche". Pas dans le sens de l'argent, mais une vie qui apporte des joies, des idées, des activités qui avaient été impossibles. J'ai quitté la Californie quand j'étais jeune, en pensant que cet éloignement pourrait agrandir mon univers. Cela ne fut pas. J'ai fait deux métiers. Aide-infirmière à Los Angeles, par besoin d'argent. La paie était

maigre. Mais je suivais les cours du soir pour adultes pour aller ensuite au lycée. Je n'ai jamais été très réaliste. Mais plus tard j'ai pensé que cela m'avait aidé pour me marier avec un homme qui avait fait des études.

Je me souviens lors de mon mariage, quelqu'un a dit "Pourquoi ne vas-tu pas à l'école pour obtenir un bac?" Je pensais que je n'avais pas besoin de le faire parce que je me mariais avec quelqu'un qui l'avait. Maintenant, bien sûr, je me rends compte que c'était une manière complètement fautive de voir les choses.

A cette époque, c'était un moyen, pour les femmes, d'accéder à la classe moyenne. Ce que je réalise maintenant c'est que je me suis mariée avec un homme qui appartenait aussi à la classe ouvrière, et que nous n'avions pas la possibilité de changer quoi que ce soit. Maintenant, je suis politiquement plus consciente, je pense aux classes sociales constamment et à ce que signifie: être issue d'une classe privilégiée ou non. Mais j'y pense rarement en termes de "réussite". Je vois maintenant que chacun a son propre parcours de marasme, et il n'est pas important d'avoir de l'argent ou d'autres facilités. Les U.S.A. sont organisés socialement, politiquement et économiquement afin que les gens soient en-dehors des vibrations ou des énergies pour qu'ils continuent à travailler dur, pensant qu'ils "réussiront" s'ils travaillent plus dur, en gaspillant toute leur vraie vie.

JB: Je me souviens d'une déclaration que vous aviez faite lors d'une interview à la radio. Vous disiez que vous pensiez -je paraphrase- paraître folle parce que vous ne voyiez pas les choses comme les autres. Puis un jour vous réalisez que c'est seulement parce que vous êtes amérindienne.

LH: Oui. C'est une déclaration très intéressante parce qu'elle est souvent citée et toujours différemment. J'avais eu une conversation avec une femme, Carol Hunter, et nous étions ensemble à Chicago au même moment comme boursière à la Bibliothèque Newberry. Nous parlions de nos récentes expériences et elle se demandait pourquoi elle avait pensé qu'elle était folle et qu'un jour en sortant du poulailler avec sa mère, elle réalisa qu'elle était saine d'esprit, si ce n'est qu'elle était Osage et que pour cela elle ne penserait jamais comme les autres. Paula Gunn Allen le rapporta dans une interview. Les faits se transformèrent un peu. Mais je les aime toujours malgré tout. Ceci nous ramène à ce que vous disiez tout à l'heure sur comment passer d'une classe sociale à l'autre. Il y a autre chose qui m'aïda à faire ce saut dont je n'eus pas conscience pendant longtemps. Je pense que je devais passer pour folle. J'étais inconsciente. Je ne lisais pas. J'allais au travail et faisais ce que j'étais sensée faire et ne pensais à rien. Je ne pouvais pas penser. C'était une technique de survie, je suppose. J'étais très émotive parce que les gens m'apparaissaient comme étranges, comme dans le poème de Diane Burns "Gadoshkibos" - "Les blancs sont déments" (traduction dans l'anthologie *Poésie-Rencontres* n°25 p.28 NDT). Je ressentais beaucoup de choses, mais je n'étais pas assez à l'aise avec la langue pour mettre des mots dessus. Je ne pouvais pas voir ce qui m'arrivait ou ce qui était arrivé à ma famille culturellement ou politiquement parce que je n'avais pas la maîtrise de la langue. Carol me disait que je «voyais» ce que je voulais dire. Mon cas particulier prouve que je ne me suis jamais sentie normale et que je n'ai jamais agi pour m'intégrer dans le courant général de la vie. Tant qu'on ne sait pas cela, on passe pour fou. Maintenant je sais qu'il n'y a pas besoin de s'intégrer. Ce n'est pas parce que les Amérindiens sont différents de la culture dominante. Nous sommes

semblables avec les mêmes besoins, les mêmes amours, les mêmes chagrins. C'est seulement que la plupart des Amérindiens connaissent suffisamment le temps et l'espace avec leur cœur pour savoir ce qu'est la vie. Parce que nous sommes peu nombreux et ne sommes pas les représentants les plus importants de la vie sur terre. Nous partageons la planète avec les plantes et les animaux qui sont nos égaux. Nous sommes minuscules dans l'univers. Alors la lutte quotidienne s'effondre d'elle-même. Je pense que la poésie est une façon de retrouver notre réelle connaissance de nous-mêmes. Se contenter de manipuler le langage intellectuellement supprime la force du poème.

JB: Il y a des images fortes, des références dans ce premier livre. Tout d'abord, je remarque l'importance des anciens, particulièrement des femmes. Pourquoi cela?

LH: Ma grand-mère paternelle a eu une grande influence sur ma vie. Nous nous aimions beaucoup. Je me sentais bien avec elle lorsque j'étais enfant. Elle ne me critiquait jamais. Je me sentais très proche de tous les anciens. Je me sens toujours très proche d'eux. Quand je rentre chez moi, je rends toujours visite aux anciens. J'ai beaucoup d'affection pour les vieux amis, ceux qui ont vécu longtemps et vu beaucoup de choses, qui portent leur vie inscrite sur leur visage. Je crois que je peux apprendre d'eux.

JB: C'est votre grand-mère qui fait ce commentaire merveilleux sur le tabac, non? "Le tabac est une médecine plus forte que les pierres ou les couteaux/contre vos ennemis."

LH: Dans le poème, oui. Le nom de ma grand-mère était Lucy Bradford Young Henderson. Elle alla à l'école à Bloomfield Chikasaw Girl's School. On lui

apprit à devenir une dame --Elle apprit le violon. C'était comme une classe de fin d'études pour les filles amérindiennes. On avait de grands projets sur ce qu'on allait faire de tous les Amérindiens dans cette partie du pays et on "civilisait" tout le monde. Plus de "problème Indien". Donc, elle apprit le violon et pouvait jouer de la musique classique. Elle apprit le piano et les bonnes manières. Pus elle passa le reste de sa vie dans une petite ferme, à vendre des oeufs à la ville. Ce n'est pas parce qu'elle ne travaillait pas dur, mais à cause des lois qui réglementaient le déplacement de chaque simple chose que mes grands-parents créaient pour eux-mêmes. C'est très intéressant de voir comment les religieux perçoivent ce qu'ils ont fait pour les Amérindiens et ce qu'ils font maintenant. Lucy Bradford Young Henderson. En réalité ils coupaient les gens de leur culture et savaient leur vie. Il m'apparut que ma grand-mère et moi avions, dans nos vies, inversés les expériences. Son père s'appelait Granville Walker Young, un métis qui fit en sorte d'appartenir au pouvoir législatif Chickasaw. Sa mère était Chickasaw, descendante du Chef Winchester Colbert. Ma grand-mère, concierge, était la fille de deux mondes.

JB: Que pensez-vous de la vie de votre grand-mère, la façon dont elle a évolué à travers son expérience d'occidentalisation, pour en fin de compte vivre dans un mode de vie tout à fait différent?

LH: Certains penseront certainement que ce fut une vie horrible. Mais elle ne l'a jamais pensé. C'était très agréable pour elle. Mes grands-parents vivaient en Oklahoma de manière très traditionnelle. J'ai dit cela pour la première fois dans une interview faite à Ardmore et l'un de mes cousins dit, "tu as donné l'impression qu'ils vivaient dans un tipi". A cause des stéréotypes sur ce qui est traditionnel ou non, souvent les jeunes font face à la vie ou alors la

rejetent. Peut-être bien que toutes les formes de résistance à la culture dominante sont traditionnelles amérindiennes. Mon grand-père Chickasaw, Charles Colbert Henderson, bâtit sa ferme et monta un grand élevage de bovins et de chevaux. Ils étaient alors des gens aisés, mais ils perdirent tout et sombrèrent dans la pauvreté. Je ne crois pas que ma grand-mère se soit jamais plainte d'avoir à changer de cadre de vie. Elle avait une sorte d'équilibre intérieur que les autres ne semblent pas avoir. Elle a toujours su que rien de matériel ne lui appartiendrait sur terre. C'est pourquoi le gouvernement ou n'importe quelle administration pouvait entrer chez elle et prendre absolument tout ce qu'ils voulaient. L'aéroport de Ardmore est sur la terre qui nous fut allouée. Mon père me montre où était l'étang autrefois, là où s'étaient maintenant les pâturages goudronnés. Ce fut un vol de terre, j'espère que vous avez compris.

Voyez-vous, on entend des Blancs se lamenter sur la condamnation de leurs terres (comme ceux qui vivaient près des lieux d'expérimentations de bombes atomiques dans les White Sands), ou de la disparition des petites exploitations familiales. Les gens croient qu'ils sont en sûreté et achètent leur terre, leur maison. L'histoire américaine nous montre que cela n'est jamais vrai. Les Blancs sont traumatisés quand leurs maisons sont détruites. C'est injuste. Mais les Amérindiens connaissent cela dans leur A.D.N. Plus de trois cents traités n'ont pas été respectés par ce gouvernement. Comment croire en eux?

Quand je prends du recul par rapport à cela, Je pense que mes grands-parents, aussi douce qu'est pu être ma grand-mère, étaient très en colère contre le gouvernement. Mais ils ne le laissèrent jamais paraître. Ce qui m'emmena à penser qu'il en fut ainsi c'est que sur leurs tombes ils n'est pas écrit

qu'ils sont nés dans l'Etat de l'Oklahoma. Ils étaient nés et morts sur un territoire indien. C'était dans les années 60.

JB: Qu'avez-vous appris dans votre enfance de votre père, grand-mère et grand-père Chickasaw?

LH: Je pourrais vous rapporter des anecdotes, mais je pense que fondamentalement j'ai appris les "qualités". Peut-être que la réponse à cette question est-elle que "j'ai tout appris", parce que j'ai compris qu'il est une façon meilleure et alternative d'exister dans le monde, meilleure manière d'aimer, de préserver la vie. Je ne suis pas en train de dire que cela est facile ou bon, mais ce n'est pas non plus impossible. Peut-être bien que j'ai appris d'eux certaines des choses qui ne sont pas très positives dans ma vie. Contrairement à ma grand-mère j'ai beaucoup de peurs. Je n'assume pas les bonnes choses qui pourraient m'arriver. Quand je suis allée à New-York, j'ai été surprise de voir qu'ici, si vous aviez de l'argent, vous pouviez avoir tout ce que vous vouliez. Je n'ai jamais su ce que je voulais. C'est une des choses qui m'a beaucoup affectée, le fait de ne jamais avoir beaucoup de désirs. Je n'ai jamais pensé à ce que je voulais. Je n'ai jamais appris à désirer quelque chose.

JB: Et cela probablement parce que vous avez appris que vous ne pouviez pas réellement avoir des biens qui pourraient vous être dérobées par le gouvernement ou les événements?

LH: Ou quelqu'un d'autre. C'est vraiment un problème délicat, ce qu'on apprend. C'est comme de demander ce qu'on apprend parce qu'on est Amérindien, ce qui est une très grande question parce que je ne sais pas ce que je voudrais apprendre si je n'étais pas ce que je suis.

JB: Pouvez-vous me parler d'une histoire qui ne soit pas rattachée à votre enfance et qui vous aurait apporté quelque chose que vous ressentez comme indispensable?

LH: Beaucoup de nos histoires sont contre la cupidité, elles parlent de gens à la recherche de quelque chose, qui sèment la pagaille autour d'eux, deviennent ridicules ou font rire. Je n'ai jamais entendu d'histoire de Coyote mais je pense que vous pouvez les prendre comme des équivalents de Coyote pour les Amérindiens du Sud. Ce sont des personnages qui voudraient parcourir le monde pour prendre ce qu'il y a à prendre et faire de grandes choses, et qui se vantent à la cantonade, ou cherchent à s'approprier l'argent d'un autre. Alors quelqu'un ou quelque chose les moucharde et leur tend une embuscade, et ils se dégonflent comme des baudruches. Un amérindien est considéré comme stupide par les Blancs bon teint qui ne le remarquent jamais parce qu'ils vivent tellement vite qu'ils comprennent toujours de travers. Mon oncle me raconta l'une de ces histoires. Il travaillait dans une graineterie. De nulle part arrive une riche femme Blanche dans une voiture conduite par un chauffeur. Elle veut des graines pour les poulets. Il dit "je n'en ai plus du tout". Il devait probablement être assis à mâchouiller un cure-dent ou un brin d'herbe. Alors elle demande du foin. "J'en ai plus non plus", dit-il, en croisant ses bottes. Elle commence à s'énerver. "Pourquoi ne fermez-vous pas votre magasin alors?" Il rabat son chapeau sur ses yeux. "J'attends seulement que vous vouliez bien partir pour le faire". Je lui avais rendu visite et il me raconta l'histoire au souper et nous rîmes tous parce qu'elle était franchement drôle et que c'était une histoire qui damait le pion aux Blancs.

Mon père est un bon conteur et il passerait tout son temps à raconter des histoires dès que son magasin est ouvert. N'importe quelle histoire. Des histoires de soldats. Des histoires pour les enfants. des récits historiques. Un grand nombre de mes poèmes s'inspirent de ces histoires familiales "Stolen trees" par exemple, dans *Calling Myself Home*. Mon père et ma grand-mère parlèrent du noyer noir qu'ils possédaient et qui fut volé. Des gens entrèrent, prirent les arbres et utilisèrent le bois dur pour faire des crosses de fusil. Un jour, me raconta mon père, la famille rentra chez elle pour constater que tous les arbres avaient disparu.

JB: Permettez-moi de vous questionner sur un autre des thèmes que l'on trouve dans *Calling Myself Home*. Il y a une tortue qui se met sur le dos plusieurs fois. Qu'en est-il de cette tortue?

LH: Cette tortue est celle que j'avais emprisonnée dans le réservoir derrière chez mon grand-père.

JB: Qu'est-ce que c'était que ce réservoir?

LH: C'était comme une petite mare. C'était une tortue géante. Bien sûr je n'étais pas très forte et la tortue n'était probablement pas géante, mais elle était plus grosse que ce que mes bras pouvaient porter. Je l'attrapai avec une ligne de pêche. J'en avais une peur bleue. Je savais que cette chose monstrueuse me mangerait. J'avais entendu toutes ces histoires sur les tortues. La mythologie de ces choses s'amplifie comme la courbe du fouet qui vous frappe. J'avais entendu dire comment ces tortues pouvaient vous saisir pour ne plus vous relâcher. Pendant votre vie entière vous auriez une tortue accrochée à vous ou alors il vous faudrait perdre une jambe. J'étais terrifiée par ces tortues géantes qui vivent dans l'eau. Mais nous sommes le peuple de la Tortue. Je ne sais pas pourquoi, ce n'est pas un

clan ou quelque chose de tangible. C'est comme ça. Ma grand-mère avait de grosses tortues terrestres qui venaient aux alentours des champs. Elle parlait à l'une d'entre elles en particulier et, quand elle lui disait de surveiller les chiens, elle venait et se comportait comme si elle avait compris. Les poèmes de ce livre parlent de ce réservoir. C'est un endroit où j'ai passé beaucoup de temps durant mon enfance. C'est mon centre, mon cœur, un noyau de ma vie que je porte avec moi. Il y a aussi du bon là derrière. C'est là qu'un jour j'ai attrapé un blue racer (sorte de couleuvre NDT) . Je pensais que c'était un ver géant parce que je n'avais jamais vu de blue racer. Je l'attrapai. J'étais sur le point d'aller à la pêche et ce blue racer fut mon plus gros poisson. J'apportais ce serpent géant dans la maison et dis "regardez mon vers". Ma mère hurla.

JB: C'est une histoire terrifiante.

LH: Quand je réfléchis à tout ça, je me dis que j'étais quelqu'un de très solitaire. La plupart des choses que je fis lorsque j'étais enfant (et même encore aujourd'hui) se passaient à l'extérieur et lorsque j'étais seule. L'extérieur était mon église, le lieu de mes visions et de mes rêves.

JB: Quand vous parlez d'extérieur et de solitude, les paysages de l'Oklahoma remontent en moi.

LH: C'est comme ici en ce moment. Cette humidité ambiante. En Oklahoma, la lumière rend les feuilles très vertes et l'âme rouge ardente. Il se passe quelque chose de très intense et en même temps d'aride. C'est un endroit très ancien.

JB: Dans l'un de ses poèmes, Joy Harjo dit "L'Oklahoma sera le dernier chant que je chanterai." Que représente l'Oklahoma pour vous?

LH: Et bien c'est l'histoire de la moitié de ma vie. C'est beaucoup de violence, de pauvreté, de beauté, et de bonne nourriture: maïs, haricots. C'est ceux que je connais, ma famille et ma tribu. L'Oklahoma est le lieu de la sécheresse, de l'air lourd, des faucons sur les piquets de clôtures, du linoléum gondolé, des chênaies et des noyeraies qui semblent peuplées de fantômes désireux de raconter leur histoire aux mortels. Parce que je suis née à Denver, la présence de tout cela lorsque j'étais avec ma famille d'Oklahoma était essentielle pour moi. Cela me rappelait que j'étais une part de ce lieu et de ces gens. Je pense que mon cordon ombilical est enterré là-bas. Tout ici, la terre, est la part la plus ancienne et la plus empreinte de sagesse de moi-même. La part qui peut survivre. Chacun de nous, les écrivains amérindiens, est historiquement une part de l'ensemble de l'histoire de nos nations et de nos attaches; que nous écrivions à New-York ou à Rosebud.

JB: J'ai entendu dire par les traditionalistes -si je peux utiliser ce terme.- que nous, êtres humains étions faits de trois parties. Une partie physique, une partie mentale, et une partie spirituelle et qu'il est important de les maintenir toutes trois en équilibre. Je les ai entendus dire qu'ils ressentaient un grand déséquilibre dans la vie américaine. Elle semble toujours aller vers l'une ou l'autre partie, mais jamais vers l'intégration des trois. Etes-vous d'accord?

LH: Je me sens très favorisée. Très favorisée d'avoir un lieu où vivre, où je suis enracinée, entourée, réellement par la terre, le cercle des montagnes. C'est comme être à l'intérieur d'un bol. J'ai des enfants, c'est pourquoi ma vie ne devient pas instable. J'ai une vie entièrement distincte de ma vie d'écrivain, bien qu'elles se rencontrent et se rejoignent. En ce qui concerne cet équilibre dont

vous parlez entre le physique, le mental et le spirituel: beaucoup de gens qui commencent à s'intéresser à la tradition spirituelle deviennent complètement stupides. Ils s'élèvent tellement au-dessus de la vie qu'ils perdent l'équilibre, perdent pied, et nos pieds sont très important dans la vie spirituelle car ils sont notre contact avec la terre. Nous sommes ici, sur terre, avec notre corps. Nous ne sommes pas fait physiquement ou spirituellement pour les espaces intersidéraux. Celui qui entre dans le mental peut s'éloigner trop loin du physique (pas athlétiquement parlant, ou sexuellement, mais en conscience du corps), mais du physique dépendent le spirituel et le mental. Je pense que le travail physique est très bon pour cette raison -couper du bois et toutes sortes de travaux que l'on a à faire. Cela m'apparaît comme un aspect très important de la tradition que d'avoir cet équilibre, de le garder et de le maintenir le mieux possible. Je pense qu'on le perd quand on est absorbé par d'autres choses -quand on perd l'équilibre.

Pour moi, et c'est très important, le spirituel et le politique sont très unis. Vous ne pouvez pas penser d'une manière et agir d'une autre. Vous voyez la cruauté et l'injustice et vous agissez. Vous ne restez pas assis à méditer et ainsi vous vous purifiez. Je connais des peuples tribaux que je respecte beaucoup qui se font des choses irrémédiablement destructives et qui jamais ne s'asseoiront ni ne méditeront. Ils sont trop occupés à parcourir les routes en parlant pour les tribus, bien sûr, des aspects spirituels de la vie, au sujet des lois fédérales ou de la destruction des énergies de développement. Les Américains ont besoin de revoir leurs idées sur la spiritualité. Les finalités de la spiritualité étant très proches du capitalisme. Elle finit par être une force qui sert pour contrôler les gens ou pour vous faire

apparaître comme bon: pour vous donner une position de pouvoir et d'intégrité.

JB: Ceci est peut-être un peu à côté de la question, mais je crois qu'il y a une chose avec laquelle on a, dans la majorité des cultures, des difficultés à jouer, en relation avec la spiritualité, c'est l'humour. L'humour a une place dans la spiritualité aussi bien qu'ailleurs, non?

LH: Parfois la lascivité y trouve sa place aussi. Comme je le disais, nous avons un corps, nous avons une voix. Nous sommes sur terre pour nous réjouir de tous ce que nous avons. Nous ne vivons pas pour nous dépraver. Nous ne sommes pas fait pour cela. Nous avons des choses à faire (maintenir les forces en équilibre) et de grandes capacités à l'amour et à la joie pour les accomplir avec ce que nous sommes.

JB: Qu'est-ce qu'un traditionaliste?

LH: Ce n'est pas quelqu'un qui paraît vieux, habillé d'une certaine manière et dit certaines choses. Je parle anglais. Je n'ai pas besoin d'une formation universitaire pour survivre, je mange des frites, j'ai la télévision. Je ne pense pas que ce soient des choses très dans la tradition. Mais alors qu'est-ce que c'est la tradition? Je crois que, pour comprendre vraiment ce qu'elle est, la respecter et l'accomplir, il faut d'abord se maintenir en bonne santé, et être indépendante afin de pouvoir revenir chez soi et faire ce qu'il y a à faire à l'extérieur, dans n'importe quel lieu ou contexte, avec n'importe qui. Je ne sais pas ce qui arrive aux Amérindiens. "L'idée" de spirituel reste seulement un concept, et les gens se déplacent avec cette idée de ce qui est traditionnel sans avoir un sentiment réel de ce qu'il est en réalité. Etre traditionaliste devient comme être un médecin, ou un "prêcheur" ou un leader. C'est tout bonnement faux.

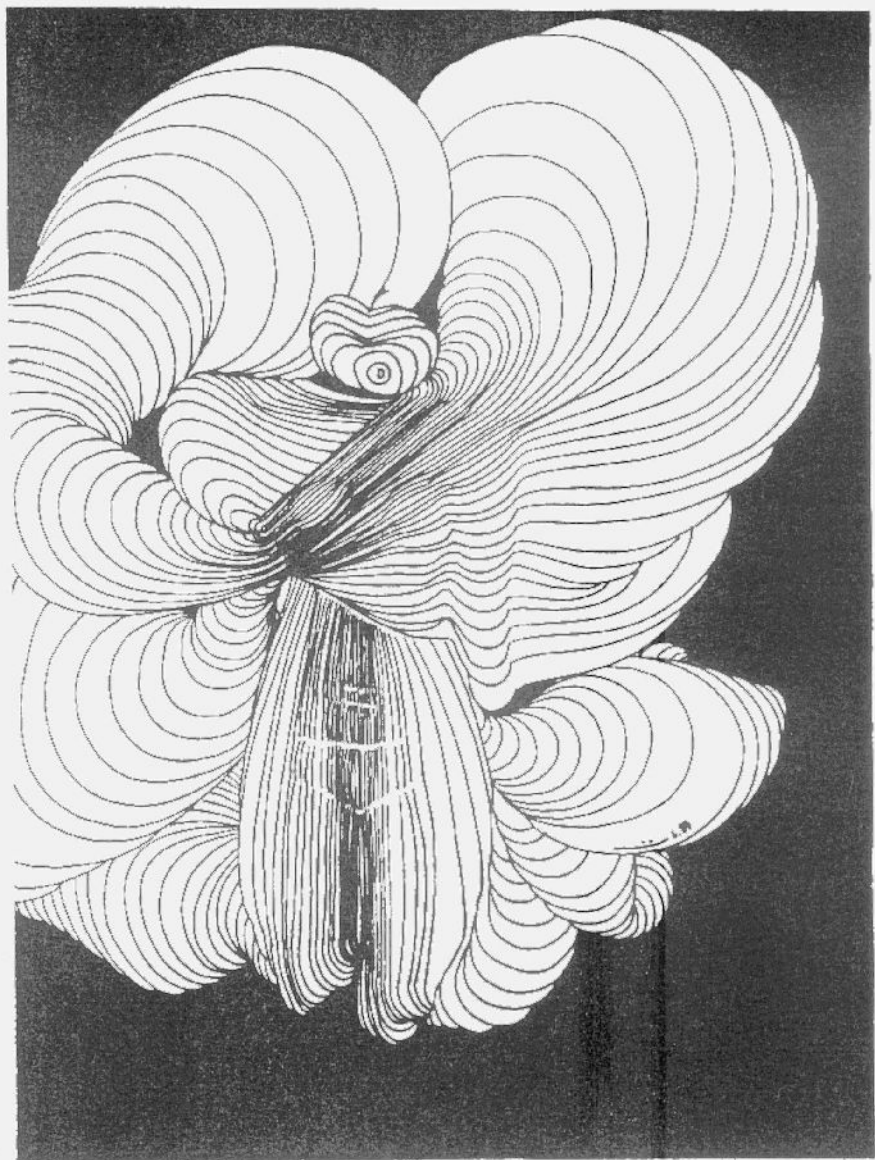
Dans la culture tribale chacun à sa place et celui qui parle plus facilement avec les esprits n'est pas meilleur qu'un autre ou dans une situation plus élevée mais simplement accomplit une des nombreuses fonctions du peuple. Vous et moi avons des amis qui font cela tous les jours et ils n'en tirent aucun profit. La femme qui construit le feu est aussi importante que celle qui guide les âmes.

De plus, nous n'avons rien de particulier à faire pour être en contact avec le monde spirituel. C'est naturel si vous vous arrêtez et que vous écoutez. Ici même. Comme le battement de votre coeur. Vous n'avez pas besoin de courir 5 kilomètres, d'utiliser un stéthoscope ou des rayons X pour savoir qu'il est là. En fait, être "traditionaliste" signifie que vous avez une grande responsabilité, plutôt que ceux qui se coupent de la communauté blanche pour être traditionnels, plus je pense à ça plus je me dis que d'avoir brisé ces barrières est plus important que de les avoir construites. À ce sujet, aucune forme de racisme n'est bonne pour qui que ce soit. Et de devenir anti-Blanc est une erreur. Ceux qui le font s'auto-détruisent. Parlons de l'équilibre des choses, parlons de la tête et du coeur, de la tête et de l'âme. Je pense que fusionner les deux cultures dans une voie vraiment saine, non pas comme cela a été fait dans le passé, pourrait être une intégration dans la direction dont nous parlions tout à l'heure. Les Amérindiens ont déjà entamé ce processus. Il y a des années. Maintenant je vois des Blancs qui s'insèrent dans cette voie. Davantage de femmes d'ailleurs.

JB: Votre deuxième recueil de poésie, «Daughters, I Love You», m'apparaît comme un livre plus orienté spirituellement que «Calling Myself Home». Il me semble qu'il renvoie à des questions à la fois spirituelles et politiques. Dans la préface, Elisabeth Jamieson dit, "la relation de la femme

avec la terre, la lutte pour protéger et nourrir la vie dans un paysage empoisonné et empoisonnant font partie de la voix poétique de LH." Le livre semble s'articuler sur cette idée, protéger la vie. Comment avez-vous été amenée à écrire ce second livre?

LH: Je passe ma vie à penser à cela, à toutes les formes de destruction de la terre. Je n'ai jamais pensé que la chasse était une chose indispensable parce que beaucoup de ceux qui chassent n'en ont pas besoin. Elle devient un sport de la mort, une chose très différente de ce qu'elle a été autrefois. Ce n'est plus pour survivre. Toute forme de cruauté est sans raison d'être. Toute forme de tir. Aujourd'hui avons-nous besoin de construire un véritable territoire dans les Everglades ou sur les lieux de migrations ou de creuser des mines dans la terre? Nous avons tout ce qu'il nous faut pour vivre bien et en paix. Nous n'avons besoin que de marcher dans ces territoires. En tout cas, je pense que se taire est d'une certaine manière être malhonnête et c'est pour cela que je ne veux pas me taire et parler de ces choses qui sont très importantes. Notre survie est très importante. Nous avons progressé -cette progression est une ligne droite vers la destruction totale (Meridel Le Sueur le dit aussi), et nous sommes aujourd'hui à la limite extrême. Comme si la terre était à nouveau carrée et que nous nous tenions sur l'arête. J'espère que je progresse, si je dois être tuée et ma famille aussi, au moins je ne veux pas avancer en me taisant. Je veux avoir le sentiment d'avoir fait quelque chose et non pas d'avoir accepté passivement.



*[it is a song in starved shadows]

Turtle

I'm dreaming the old turtle back.
He walks out of water,
slow,
that shell with water on it
sun on it,
dark as the wet trunks of hackberry trees.

In water
the world is breathing,
in the silt.
There are fish
and their blood changes easy
warm to cold.

And the turtle,
small yellow bones of animals inside
are waking
to shine out from his eyes.
Wake up the locusts whose dry skins
are still sleeping on the trees.

We should open this soft parts,
pull his shells apart
and wear them on our backs
like old women who can see years
back through his eyes.

Something is breathing in there.
Wake up, we are women.
The shells are on our backs.
We are amber,
the small animals
are gold inside us.

Tortue

Je rêve du dos de la vieille tortue.
Elle sort de l'eau,
lentement,
la carapace couverte d'eau
luisant au soleil,
sombre comme les troncs mouillés des micocouliers.

Dans l'eau
le monde respire,
dans la vase.
Il y a des poissons
dont le sang passe facilement
du chaud au froid.

Et la tortue,
en elle, de petits os jaunes d'animaux
veillent
et brillent par ses yeux.
S'éveillent les criquets dont la peau sèche
dort paisiblement sur les arbres.

On peut enlever les parties molles,
séparer les cuirasses
et les mettre sur nos dos
comme le font ces vieilles femmes
dont on voit les années passées
dans les yeux.

Quelque chose respire là.
Eveillons-nous, nous sommes des femmes.
Les cuirasses sont sur nos dos.
Nous sommes d'ambre,
les petits animaux d'or
sont en nous.

Traduction Manuel Van Thienen

Stolen trees

The sound we make sleeping,
quiet, the trees at night
stolen by the dark silhouettes of men.
Such a strange peace,
the empty sky.
And the men so quietly moved
black walnut trunks
to the edge of the world,
transformed dark wood
into the sleek handles of rifles.

Where they were
the air is thin.
The rain,
I could climb it up to the sky.
Vacant places where the dark
vertebraes of threes
pushed sugar
rising up from trunks.
They held crows
in their branches
feathers scorched black.
The wings took shape
in the air around us.
Trees whose wood flash
light. Trees, beautiful trees
who can kill a man
like the fallen wings of crows.

Les arbres volés

Le son que nous produisons en dormant,
paisible, les arbres volés la nuit
par des silhouettes sombres.

Une étrange paix,
celle du ciel vide.

Et les hommes transportèrent en silence
les troncs noirs des noyers
aux confins du monde,
transformèrent le bois noir
en crosses de fusils.

Là où ils étaient,
l'air est doux.

La pluie,
je peux l'escalader jusqu'au ciel.
Les emplacements où les vertèbres
sombres des arbres
laissent jaillir le sucre
du tronc.

Ils portaient les corbeaux
aux plumes roussies
dans leurs branches.

Les ailes laissent une ombre
dans l'air, autour de nous.

Arbres dont le bois reflète
la lumière. Arbres, beaux arbres
qui peuvent tuer un homme
comme les ailes des corbeaux dans leur chute.

Traduction Manuel Van Thienen

Salt

Salt is the rich world
that skirts all bodies
of land and skin.
It lives in the swaying ghost of ocean
that flew to the sky.
Under rain's soft hands it gave way
like love
between a woman and a man.
It was the taste of skin,
it was life gathered into semen, egg,
the seed of a child,
the first sweat of labor.
It was the child's black hair,
wet and crowning.
It was the mother's weeping.
It was the beautiful child grown to full life,
the child fed on deer meat.
It was what the mother became, looking back
at what she'd left behind,
the pale blue houses
on an empty street.
She was turned into tears.
She was the woman who was dying of thirst,
held afloat in the salt sea.
The surgeon poured it on her wound.
It seared the poor flesh.
The chemist tried to burn it.
It became a white dry edge of sadness.
It drew the living deer to danger.
Salt, I hate you,
how you sting.
You don't cry,
you are cried
the way I don't live
but am lived.

Sel

Le sel est le monde riche
qui cerne tout corps
de terre et de peau.
Il vit dans le fantôme ondoyant d'océan
qui s'est envolé vers le ciel.
Sous les mains douces de la pluie il a cédé
comme amour
entre une femme et un homme.
Il était le goût de la peau,
il était la vie concentrée dans la semence, l'oeuf,
la graine d'un enfant,
la première sueur de l'enfantement.
Il était les cheveux noirs de l'enfant,
mouillés et comme en couronne.
Il était les sanglots de la mère.
Il était le bel enfant grandi en plénitude,
l'enfant nourri de viande de cerf.
Il était ce que la mère est devenue, regardant en
arrière
ce qu'elle avait quitté,
les maisons bleu pâle
dans une rue déserte.
Elle a été transformée en larmes.
Elle était la femme qui mourait de soif,
maintenue à la surface dans la mer salée.
Il a été versé par le chirurgien sur sa blessure.
Il a brûlé la pauvre chair.
Le chimiste a essayé de l'enflammer.
Il est devenu un bord blanc et sec de tristesse.
Il a attiré le cerf vivant vers le danger.
Sel, je te hais,
comme tu piques.
Tu ne pleures pas,
tu es pleuré,
de même que je ne vis pas,
mais suis vécue.

Traduction Richard Lees et Hélène Galibardi

Celebration: birth of a colt

When we reach the field
she is still eating
the heads of yellow flowers
and pollen has turned her whiskers
gold. Lady,
her stomach bulges out,
the ribs have grown wide.
We wait,
our hare feet dangling
in the horse trough,
warm water
where goldfish brush
our smooth ankles.
We wait
while the liquid breaks
down Lady's dark legs
and that slick wet colt
like a black tadpole
darts out
beginning at once
to sprout legs.
She licks it to its feet,
the membrane still there,
red,
transparent
the sun coming up shines through,
the sky turns bright with morning
and the land
with pollen blowing off the corn,
land that will always own us,
everywhere it is red.

Célébration: naissance d'un poulain.

Quand nous atteignons le champ
elle mange encore
les têtes de fleurs jaunes
et le pollen a doré ses moustaches.
Madame,
son ventre est plein,
les côtes se sont écartées.
Nous attendons,
en balançant nos jambes nues dans l'abreuvoir
eau tiède
où les poissons rouges
frôlent nos chevilles lisses.
Nous attendons
pendant que le liquide se répand
le long des jambes sombres de Madame
et ce poulain luisant
comme un têtard noir
jaillit
donnant tout de suite naissance
à ses jambes.
Elle le fait se lever en le léchant,
la membrane est toujours là,
rouge,
transparente
et le soleil en se levant la traverse
le ciel s'éclaircit avec le jour
et la terre
avec le pollen qui s'envole du maïs,
la terre qui nous possédera toujours,
partout est rouge.

Traduction Richard Lees et Hélène Salibardi

What gets in

In daylight
houses expand
like chests of majors.

In the dark night
they contract.
Don't be afraid,
it is only the house
breathing out
its daily war
with termites and slugs.

When walls and floorboards creak
we're afraid
of what gets in, light
from the next house
lying prone on the floor,
ten o'clock news,
a cat, wild
from the woods
and full of seed
stealing in the cracked door.
Even a child
from one night of love.
No place is safe from invasion
and everything wants to live,
even the moth
with eyes on its wings
flying in on light.

And upstairs, the bats are listening
with all their dark life
to what we can't hear,
to life and matter
in the eaves.

Ce qui entre

Dans la lumière du jour
les maisons se gonflent
comme des poitrines d'officiers.

Dans la nuit obscure
elles s'affaissent.
N'aie pas peur,
c'est seulement la maison
qui expire
sa guerre quotidienne
avec les termites et les limaces.

Quand les murs et les planchers craquent
nous avons peur
de ce qui peut entrer, lumière
de la maison voisine
étalée sur le plancher,
les actualités de 22 heures,
un chat sauvage
venu du bois
et couvert de brindilles
qui se faufile par la porte fendue.

Même un enfant
né d'une nuit d'amour.
Aucun endroit n'est protégé de l'invasion
et tout peut vivre,
même le papillon de nuit
les yeux sur ses ailes
fondant sur la lampe.

Et à l'étage les chauve-souris écoutent
de toutes leurs vies sombres
tout ce que nous ne pouvons entendre,
la vie et la matière
sous les voliges.

In true dark
the sound of wind arrives
all the way from stars
and dust from solar storms,
all the life wanting in,
even the moon at the window.

Dans la vraie nuit
le bruit du vent
fait tout le voyage
depuis les étoiles
et la poussière depuis les orages solaires,
toute la vie veut entrer,
même la lune à la fenêtre.

Traduction Richard Lees et Hélène Galibardi

Wall songs

The southern jungle is a green wall.
It grows over the roads
men have hacked away
that they may keep things separate
that they may pass through life
and not be lost in it.

There are other walls
to keep the rich and poor apart
and they rise up like teeth out of the land
snapping, Do Not Enter.
Do not climb the wire fences
or cross ledges embedded with green
and broken glass.

These walls have terrible songs
that will never stop singing
long after the walls have collapsed.

On one side of the wall there is danger.
On the other side
is danger.

There is a song
chanting from out of the past,
voices of my evicted grandmothers
walking a death song
a snow song
wrapped in trade cloth
out of Mississippi.

Open the cloth
and I fall out.

And the confines of this flesh
were created by my grandfather's song:
No Whites May Enter Here.

Chants des murs

La jungle du sud est un mur vert.
Elle envahit les chaussées
les hommes ont défriché
pour que les choses soient séparées
pour qu'ils puissent passer à travers la vie
et ne pas s'y perdre.

Il y a d'autres murs
pour séparer les riches des pauvres
et ils sortent de la terre comme des mâchoires
aboyant Défense d'Entrer
Ne montez pas sur les barbelés
Ne franchissez pas les murs hérissés
de tessons verts.

Ces murs ont des chants terribles
qui ne s'arrêteront jamais
même après leur effondrement.

D'un côté du mur il y a danger
De l'autre côté
il y a danger.

Il y a un chant
qui s'élève d notre passé,
la voix de mes grand-mères évincées
qui marchent sur un chant de mort
un chant de neige
drapé dans une toile industrielle du Mississippi.

Dépliez-la
et je tombe de la toile.

Et les confins de cette chair
furent créés par le chant de mon grand-père:
Il est Interdit aux Blancs d'y Entrer.

My own walls are smooth river stones.
They sing at night
with the beat of crickets.
They stand firm at 5 a.m.
when the talking world wants to invade
my skin
which is the real life
of love and sorrow.

My skin. Sometimes a lover
and I turn our flesh to bridges
and the air between us disappears
like in the jungle
where I am from.
Tropical vines grow together, lovers,
over roadways men have slashed,
surviving
the wounds of those lost inside
and the singing of machetes.

May all walls be like those of the jungle,
filled with animals
singing into the ears of night.
Let them be
made of the mysteries further in
in the heart, joined with the lives of all,
all bridges of flesh,
all singing,
all covering the wounded land
showing again, again
that boundaries are all lies.

Mes propres murs sont des galets polis.
Ils chantent la nuit
au rythme des criquets.
Ils tiennent bon à 5 heures du matin
quand le monde parlant veut envahir
ma peau
qui est la réalité
de l'amour et de la tristesse.

Ma peau. De temps en temps un amant
et moi faisons de nos corps un pont
et l'air entre nous disparaît
comme dans la jungle
d'où je viens.
Les vignes tropicales s'entrelacent, comme des
amants,
au-dessus des routes que les hommes ont percées
survivant
aux blessures de ceux qui s'y sont perdus
et au chant des machettes.

Que tous les murs soient comme ceux de la jungle,
remplie d'animaux
chantant aux oreilles de la nuit.
Qu'ils soient
construits par les mystères profonds
du coeur, cimentés des vies de tous,
de tous les ponts charnels
tous chantant,
tous couvrant la terre blessée
montrant encore, et encore
que les frontières sont toutes des mensonges.

Traduction Richard Lees et Hélène Galibardi

Cities behind glass

Dusty light falls through windows
where entire families journey together, alone.
Mothers open the sills and shake the old world
from lace tablecloths.

Beneath flowered babushkas
immigrant women put their faith in city buses.
They walk refuge behind glass,
lay their heads against windows.
Behind veined eyelids
they journey.

Brussels, perhaps, is their destination.
Where older women make lace,
wrapping linen around pins
and where the sun lies down in spider webs.

On the street
invisible panes of glass are strapped
to the sides of a truck.
The world shows through
filled with people, with red horses
making their departures between streets.
Inside that slow horse flesh
behind blinders
the dark animals are running
shadow horses,
horses of light
running across American hills.

Les villes derrière la vitre

Une lumière sale traverse les fenêtres
où des familles entières voyagent, solitaires.
Au rebord des fenêtres, les mères secouent le vieux
monde
accroché à la dentelle des nappes.

Tout en bas, des femmes immigrés,
babouchkas fleuries, confient leur foi aux lignes de
bus.
Elles se réfugient derrière les vitres,
posant leurs têtes contre les fenêtres.
Sous leurs paupières veinées,
elles voyagent.

Bruxelles est peut-être leur destination.
Là, de vieilles femmes font de la dentelle,
enroulent du fil sur des épingles.
Là, le soleil s'endort dans les toiles d'araignées.

Dans la rue,
des glaces invisibles sont attachées
sur les flancs d'un camion.
Le monde s'étale en foule
débordante, des chevaux rouges
prennent le départ aux croisements.
Dans leurs chairs molles
derrière les ocellères
les animaux sombres poursuivent
l'ombre des chevaux,
chevaux de lumière
qui traversent les montagnes d'Amérique.

Everything is foreign here.
No one sees me.
No one sees this woman walking city streets,
No one sees the animals running inside my skin,
the deep forest of southern trees,
the dark grandmothers looking through my eyes,
taking it in, travelling still.

Tout est hostile, ici.
Personne ne me voit.
Personne ne voit cette femme qui marche dans les
rues.
Personne ne voit les animaux qui courent sous ma
peau,
les forêts profondes du Sud,
Les grand-mères brunes qui voient par mes yeux,
sont mes yeux, voyagent immobiles.

traduction Manuel Van Thienen

To light

At the spring
we hear the great seas traveling
underground
giving themselves up
with tongues of water
that sing the earth open.

They have journeyed through the graveyards
of our loved ones,
turning in their graves
to carry the stories of life to air.

Even the trees with their rings
have kept track
of the crimes that live within
and against us.

We remember it all.
We remember, though we are just skeletons
whose organs and flesh
hold us on.
We have stories
as old as the great seas
breaking through the chest
flying out the mouth.
noisy tongues that once were silenced,
all the oceans we contain
coming to light.

A la lumière

Au printemps
nous entendons les grandes mers qui voyagent
sous la terre
se retirent
avec leurs langues d'eau
qui chantent pour que s'ouvre la terre.

Elles ont voyagé à travers les sépultures
de ceux que nous aimons
circulant dans leurs tombes
pour emporter les histoires de la vie à l'air libre.

Même les arbres avec leurs bruissements
ont suivi la piste
des crimes qui vivent en
et hors de nous.

Nous nous souvenons de tout cela.
Nous nous souvenons, aussi que nous ne sommes que
des os
maintenus
par les organes et la chair.
Nous avons des récits
aussi vieux que les grandes mers
qui se brisent dans la poitrine
s'envole par la bouche,
des langues bruyantes qui furent autrefois
silencieuses.
Tous les océans en nous
montent en pleine lumière.

Traduction Richard Lees et Hélène Galibardi

Mosquitoes

To keep them from you,
paint yourself
red as natives.
They will not drink
blood exposed to air
only pure blood
embedded deep in flesh.

If you hate them,
hum D minor, the breeding song.
They will be drawn to you,
forgetting to mate
and loving only the sound
of your voice.
Or when one lands
drinking at the rivers of your arm,
make a fist, clenched and
pulsing blood into the thin needle
of mosquito until it swells
with your life and bursts
red into air.

I will not sleep with nets,
burn a yellow light
or citron candle.
When one hums silently
around my ears,
bends its knees upon my arm,
I will be as still as a stone
at the edge of water,
watching my blood carried into air.
I will not scratch the white welt
that grows where one has fed.

Les moustiques

Pour les éloigner,
peignez-vous
en rouge comme les indigènes.
Ils ne boivent pas
le sang exposé à l'air
seulement le sang pur
enfoui profondément dans la chair.

Si vous les détestez,
fredonnez en Ré mineur, le chant de la
reproduction
ils seront attirés vers vous
oublieront de s'accoupler
et n'aimeront que le son
de votre voix.

Ou encore si l'un d'entre eux atterrit
et boit à la rivière de votre bras,
fermez le poing, serrez-le et
poussez le sang dans la fine trompe
du moustique jusqu'à ce qu'il se gonfle
de votre vie et éclate
rouge dans l'air.

Je ne dormirai pas avec une moustiquaire
une lampe jaune
ou une bougie à la citronnelle.
Quand un moustique bourdonnera en silence
autour de mes oreilles
ploiera ses genoux sur mon bras,
je resterai aussi immobile qu'une pierre
au bord de l'eau,
regardant mon sang transporté dans l'air.
Je ne gratterai pas la trace blanche
qui grossit où il s'est nourri.

Traduction Manuel Van Thienen

Oil

Men smile like they know everything
but walking in slant heel boots
their butts show they are tense.

Dark shirts.

Blue fire

puts out the sun. Rock bits
are clenched metal fists.

The earth is wounded
and bleeds.

Pray to Jesus.

An explosion could knock us all
to our knees

while the bosses stretch out,
white ridge of backbone
in the sun.

We're full of bread and gas,
getting fat on the outside
while inside we grow thin.

The earth is wounded
and will not heal.

Night comes down like a blackbird
with blue flame that never sleeps
and spreads its wings around us.

Pétrole

Des hommes sourient comme s'ils savaient
mais les talons de leurs bottes sont éculés
et leurs dos trahissent leur tension.

Chemises sombres.

Une flamme bleue

aveugle le soleil. Les trépan
sont des poings de métal, serrés.

La terre est blessée
et saigne.

Priez Jésus.

Une explosion peut tous nous précipiter
à genoux

lorsque les tubes de forage s'étirent
blanches épines dorsales
dans le soleil.

Nous sommes comblés de pain et de gaz
nous enflons en apparence
et nous desséchons à l'intérieur.

La terre est blessée
et ne guérira pas.

La nuit tombe telle un corbeau
avec d'incessantes flammes bleues
et nous couvre de ses ailes.

Traduction Manuel Van Thienen

Rain

Rain's story
falls to earth.
It tells corn
and wheat such tales
they believe
and rise up thin air.

This falling water is Africa rising.
Unfold the maps.
In all towns rain has fallen
life surged up
and turned to bones again.

Rain passes on
stories of people.
Some are loved in deep green jungles.
Some are tortured in mesquite hills.
In this town a man
was given something sharp to swallow
and no water. Rain said,
drink me.

Here they tell us, do not sing,
do not speak the name of rain
with its revolutionary
brewing of life
in death's harvest time.
Forget what has happened
in the round world.

Rain is banished
for making life
and carrying songs
and secrets
over state lines.

Pluie

L'histoire de pluie
tombe vers la terre.
Elle raconte au maïs
et au blé de tels contes
ils y croient
et s'élèvent dans l'air léger.

Cette eau qui tombe du ciel c'est l'Afrique qui
s'élève.
Dépliez les cartes.
Dans toutes les villes la pluie est tombée
la vie a jailli
puis est redevenue ossements.

Pluie transmet
les histoires des gens.
Certains sont aimés dans des jungles vertes et
profondes.
Certains sont torturés dans les collines Mesquite.
Dans cette ville un homme
a été contraint d'avaler quelque chose de pointu
sans eau. Pluie a dit,
buvez-moi.

Ici ils nous disent, ne chantez pas,
ne prononcez pas le nom de la pluie
et sa révolutionnaire
fermentation de vie
à l'heure des moissons de la mort,
oubliez ce qui a eu lieu
sur le monde circulaire.

Pluie a été bannie
car elle a créé la vie
et elle transporte des chants
et des secrets
au-delà des frontières.

So tell this
from behind bars,
and the living rooms of homes,
from underground
where springs are flowing.

Tell your children
and mothers
rain beats on roofs,
men are forced to swallow sharpness,
flour sacks are pilfered by the full.
Lord have mercy.
Rain is falling.
It wants to touch our hair and skin,
wants to touch us,
and everyone knows
the stories of rain
and where it came from,
that's why they go inside
and bolt the door
and turn buttons of machines
off and on
even though the grass is growing back again
and everything we swallow
is the rain
and birth waters
are breaking down
the sturdy legs of sky.

Alors racontez cela
de derrière les comptoirs,
dans les salles de séjours,
et de dessous la terre
où coulent les sources.

Dites à vos enfants
et à vos mères
que pluie tape sur les toits,
que les hommes sont obligés d'avaler le pointu,
qu'on pille des sacs de farine par milliers.
Seigneur aie pitié.
Pluie tombe.
Elle veut toucher notre chevelure et notre peau,
elle veut nous toucher,
et tout le monde connaît
les histoires de pluie
et d'où elle est venue,
c'est pour cela qu'ils rentrent
et qu'ils mettent le loquet
et qu'ils mettent les machines en marche
et les arrêtent
même si l'herbe repousse
et tout ce qu'on avale
est la pluie
et les eaux de naissance
déferlent du ciel accouché.

Traduit à Sète un dimanche de pluie par Richard Lees et Hélène Galibardi.

Bear

The bear is a dark continent
that walks upright like a man.
It lives across the thawing river.
I have seen it beyond the water, beyond comfort.
Last night it left a mark at my door
that said winter was a long
and hungry night of sleep.
But I am not afraid;
I have collected other nights of fear
knowing what things walked
the edges of my sleep,

and I remember the man who shot a bear,
how it cried like he did
and in his own voice,
how he tracked that red song
into the forest's lean arms
to where the bear lay weeping
on fired earth, its black hands
covering its face from sky
where humans believe god lives
larger than death.

That man, a madness remembers him.
It is a song in starved shadows
in nights of sleep.
It follows him.
Even the old rocks sing it.
It makes him want to get down on his knees
and lay his own hands
across his face and turn away
from sky where god lives
larger than life.

Madness is its own country
desperate and ruined.
It is a collector of lives.
It's a man afraid of what he's done

L'ours

L'ours est un continent sombre
qui marche debout comme un homme.
Il habite de l'autre côté de la rivière au dégel
je l'ai vu au-delà de l'eau, au-delà du confort.
La nuit dernière, il a laissé sa trace à ma porte
pour dire que l'hiver fut une longue nuit
affamée de sommeil
mais je n'ai pas peur
j'ai collectionné d'autres nuits de peur
connaissant les choses qui se promènent
à la lisière de mon sommeil

et je me rappelle l'homme qui tua un ours
et comme ils ont pleuré tous les deux,
et de la même voix,
et comme il a pisté cette chanson rouge
dans les bras maigres de la forêt
jusqu'à l'endroit où l'ours gisait
sur la terre en feu.
Ses mains noires qui protégeaient son visage du ciel
où les êtres humains croient que Dieu vit
et sauve de la mort.

Cet homme, une folie se rappelle de lui.
C'est une chanson dans les ombres affamées
des nuits de sommeil
elle le suit
même les vieux rochers la chantent
elle lui donne envie de se mettre à genoux
de poser les mains sur son visage
et de se détourner du ciel
Dieu vit et sauve la vie.

La folie, c'est mon propre pays désespéré et ruiné
Elle est collectionneuse de vies.
C'est un homme qui a peur de ce qu'il a fait

et de sa manière de vivre
Nous sommes protégés de l'ours
et nous sommes liés l'un à l'autre
et nous avons peur l'un de l'autre.

Je me suis éveillée sous la rivière
sans possibilité de retour vers la forêt,
sauf à devenir une fontaine d'eau claire,
pour me ressourcer
et tracer un nouveau chemin
à travers le monde.

Traduction Richard Lees et Hélène Galibardi

and what he lives by. Safe,
we are safe from the bear
and we have each other to fear.

I woke beneath the river
and there was no way back the forest
except to become a spring of clear water,
to fill myself
and make a new way
through the world.

BIBLIOGRAPHIE

Survival this way. Jo Bruchac (interview d'auteurs). University of Arizona Press, Tucson.

Calling myself Home. Linda Hogan. Greenfield Center, NY. Greenfield Review Press, 1979. Poetry.

Daughters, I love You. Linda Hogan. Denver, Colorado. Loretto Heights College, 1981. Poetry.

Eclipse. Linda Hogan. Los Angeles. UCLA American Indian Studies Center Press, 1983. Poetry.

Mean Spirit. Linda Hogan. New York. Random House, 1992. Fiction. (Traduction à venir chez Albin Michel, collection Terre Indienne).

Seeing through the sun. Linda Hogan. Amherst. University of Massachusetts Press, 1985. Poetry.

With Judith McDaniel and Carol Bruchac, eds. *The stories we hold secret*. Greenfield Center, N.Y. Greenfield Review Press, 1985. Non-fiction.

With Charles Colbert Henderson (Hogan's father). *That horse*. Acoma, New Mexico. Acoma Press, 1985. Short fiction.

Savings. Linda Hogan. Coffee House Press, Minneapolis, 1988. Poetry.

Red Clay. Linda Hogan. (Including Calling Myself Home & That Horse). Poems & stories. The Greenfield Review Press, Greenfield Center, N.Y. 1991.

BIOGRAPHIE

Linda Hogan est née en 1947. Elle est affiliée à la tribu Chikasaw. Elle est titulaire d'une maîtrise d'anglais et d'une maîtrise en Creative Writing, obtenues à l'université du Colorado. Elle a enseigné la littérature amérindienne à l'université et au lycée du Colorado; l'écriture créative au lycée pour femme et à l'université. Elle a été publiée dans une cinquantaine de revues, pour sa poésie et ses nouvelles. Son roman Mean Spirit devrait prochainement être traduit et publié en français.

NOTES DE LECTURE

Ces Indiens qui veulent vivre. Guaranis du Paraguay, Aymaras et Mapuches du Chili. Jo Briant. La Pensée Sauvage, éditions. A commander à l'auteur: Maison des Associations, 6 rue Berthe de Boissieux, 38000 GRENOBLE. tel: 76 40 40 23. Dans ce livre de témoignage et d'analyse, Jo Briant nous invite à découvrir le passé et le présent des Indiens Guaranis du Paraguay, les Aymaras et (surtout) les Mapuches du Chili. Cinq cents ans d'oppression mais aussi cinq cents ans de résistance et d'espoir. Un journal de voyage qui nous permet de rencontrer au quotidien ces «Fils du Soleil» et ces «Gens de la Terre». Mais aussi une rétrospective historique de l'odyssée tragique du peuple Mapuche, le seul peuple amérindien à avoir résisté victorieusement, durant 300ans!, aux Conquistadores. (Du même auteur, chez l'Harmattan. Chili au quotidien. 1987.)

Cérémonie Leslie Marmon Silko. Editions Albin Michel, collection Terre Indienne dirigée par Francis Geffard. Tayo, jeune Indien du Nouveau-Mexique, revient de la Seconde Guerre Mondiale brisé, hanté par la mort. Son retour sur la réserve parmi les siens ne fait qu'accroître son sentiment d'aliénation, car pour Tayo, comme pour beaucoup d'Indiens, l'amour de sa terre porte en filigrane la honte de l'avoir perdue.

Tandis que les autres vétérans trouvent refuge dans l'alcool et la violence, Tayo s'interroge sur

le véritable sens de son mal. Sa quête le ramène au passé de son peuple et aux croyances traditionnelles; elle prend la forme d'un rituel, d'une cérémonie, seule voie possible pour guérir du plus sombre des maux: le désespoir.

Les Indiens d'Amérique du Nord George Catlin. Editions Albin Michel, collection Terre Indienne dirigée par Francis Geffard. «Peintre des Indiens» comme un siècle plus tard, Edward Sheriff Curtis fut leur photographe, George Catlin (1796-1872) a voué sa vie et son oeuvre à un peuple qu'il pressentait menacé de disparition.

Très tôt il abandonne le droit pour se consacrer à la peinture. Sa rencontre, à Philadelphie, avec une délégation de chefs indiens venus dans l'Est lors d'un traité le marque profondément. Au début des années 1830, il parcourt en tout sens l'Ouest américain, s'aventurant à l'intérieur de territoires inexplorés où il rencontre une cinquantaine de tribus. Pendant huit ans, il observe et note tout en témoin privilégié. Ce livre est le récit de cet extraordinaire voyage. Il décrit des paysages grandioses, une flore et une faune uniques, mais surtout, conquis par «leur dignité, leur beauté, leur indépendance naturelles», il s'attache aux Indiens. A travers les scènes de la vie quotidienne, de la chasse et de la guerre, les coutumes, les cérémonies religieuses, c'est tout un monde qu'il immortalise par sa peinture et ses écrits.

Ce texte qui n'avait pas été publié dans son intégralité depuis plus d'un siècle constitue un document historique et ethnologique inestimable.

INFORMATIONS

Elle avait beaucoup de chevaux
par le Théâtre du Paragraphe.

Mise en scène Jean-Michel N'Guyen. Comédienne; Josiane Reynaud. Textes traduits de l'américain par Manuel Van Thienen. Pour tout contact: Théâtre du Paragraphe. Les Rivoires 38300 MEYRIE. Tel: 74 28 62 90 et 78 71 76 59.

Après un premier spectacle consacré aux Indiens d'Amérique du Nord et intitulé La lune où les arbres craquent, le Théâtre du Paragraphe récidive en abordant la littérature contemporaine, et plus spécialement la poésie, en l'occurrence féminine... La poésie amérindienne contemporaine répond aux questions que l'on pourrait se poser sur l'actualité des peuples minorisés, mais surtout apporte un renouveau littéraire offrant une autre découverte de l'Amérique... Enfin, s'il existe de nombreux poètes amérindiens, nous avons choisi exclusivement des textes de femmes parce qu'elles portent l'âme d'une culture où les gestes sont mots, où les yeux tracent des phrases. Elles se donnent la parole sans retenue et prouvent que, de nos jours, ce sont par elles que naissent des rites nouveaux. Ce sont elles, aussi, qui participent aux guerres indiennes.

deux formules pour cette lecture-spectacle.
Version courte (1h) 3000,00F. Version longue 1h45
5000,00F. Il est possible d'avoir un débat, en
présence du traducteur, à la suite du spectacle.

Sur le dos de la Tortue soutient cette action.

Le chant de la terre

Chroniques amérindiennes
Radio Grésivaudan 89 FM

Nous travaillons depuis le début de l'année 1991 à la réalisation d'une émission de radio hebdomadaire consacrée aux cultures amérindiennes de la Terre de Feu à l'Alaska. Ces émissions ont débuté en octobre 1991 et ont rapidement croisé la route des différentes actions liées aux «contre célébrations» de 1992. Cela nous a amenés à élargir notre projet de départ puis nous avons mis en place des relations plus étroites avec une radio communautaire amérindienne en Amérique du Sud et avec une autre en Amérique du Nord. Nous espérons que ces liens deviendront réguliers et fraternels et permettront une plus grande connaissance mutuelle de chaque culture. Il s'oriente aujourd'hui vers deux jumelages. C'est dans ce sens que nous vous proposons la diffusion de l'ensemble de nos émissions. La vente de ces émissions nous permettra de concrétiser ces jumelages et de soutenir ces radios. Puissent ces échanges faire connaître les cultures amérindiennes.

Si vous habitez la région grenobloise, vous pouvez écouter l'émission tous les vendredi de 19h30 à 20h30 et les lundi de 13h à 14h (rediffusion). Si vous n'êtes pas dans le périmètre de diffusion, vous pouvez acquérir les cassettes enregistrées des émissions (31 disponibles aujourd'hui) au prix de

60FF la cassette, port compris (durée 1h). Si vous êtes une radio locale, vous pouvez vous abonner aux émissions.

A titre d'exemple voici quelques titres.

Cassette n°7: Dossier: Mohawks; été 90 à Oka. Texte: «La vie dans un tipi» de Flying Hawk (Oglala). Conte: «Le chant des flûte».

Cassette n°11: Dossier principal: Crazy Horse. Petit dossier: Amérindiens et guérilla au Guatemala. Texte: «L'habillement» de Luther Standing Bear (Lakota). Conte: «Fantôme tacheté».

Cassette n°15: Dossier: Drogue et coca. Texte: «L'Amérique est folle» de John Trudel. Conte: «La chouette et le jeune guerrier».

Cassette n°26: Dossier principal: L'apport des amérindiens au monde de demain. Petit dossier: Fruits et légumes donnés à l'Europe. Texte: «Quand mon père...» A Lame Deer. Conte: «La préservation de la terre».

Pour recevoir le catalogue complet des émissions disponibles, écrivez directement à Radio Grésivaudan Cidex 260 38190 CROLLES tel: 76 08 91 91.

№14
LINDA HOGAN
JANVIER 1993

EDITORIAL

INTERVIEW

Prendre soin de la vie. Une interview de Linda Hogan
réalisée par Jo Bruchac

POEMES

Originaux et traductions

Tortue

Les arbres volés

Sel

Célébration: naissance d'un poulain.

Ce qui entre

Chants des murs

Les villes derrière la vitre

A la lumière

Les moustiques

Pétrole

Pluie

Ours

BIO-BIBLIOGRAPHIE

NOTES DE LECTURE

INFORMATIONS

3 OFF

ISSN: 1145-1181